



Un auteur latin contemporain

PAR GEORGES THINÈS

Comme le suggère le titre explicite de l'ouvrage, les *Mémoires d'Hadrien* n'ont pas été écrits par un personnage autre que l'empereur ; ils ne sont pas le fruit de l'imagination d'un auteur qui se serait pris de passion pour le successeur de Trajan ; cet auteur serait-il même historien, par quel subterfuge ou sous l'effet de quelle nécessité se serait-il vu contraint de choisir la première personne pour parler d'un autre ? Une pareille ambiguïté exile le texte à la fois de l'Histoire et de la littérature, elle ne lui consent aucun choix entre l'invention et le fait objectif, entre l'acte de la subjectivité et le constat impersonnel de l'extériorité. Et pourtant, sans ces mémoires qui sont à la fois l'œuvre d'un grand empereur et d'un grand écrivain, Hadrien n'aurait subsisté pour la plupart que sous les espèces d'un nom évocateur d'une époque lointaine et somme toute étrangère à notre propre vie. Or, c'est de « mémoires » qu'il s'agit, d'un texte qui s'alimente à la confiance, mieux, à l'expérience, à la vie même, un texte dans lequel l'événement n'existe qu'à travers l'épreuve de l'esprit.

Pour Marguerite Yourcenar, l'œuvre est le « portrait d'une voix ». « Si j'ai choisi d'écrire ces *Mémoires d'Hadrien* à la première personne, précise-t-elle, c'est pour me passer le plus possible de tout intermédiaire, fût-ce de moi-même. Hadrien pouvait parler de sa vie plus fermement et plus subtilement que moi¹. » L'empereur n'est pas dupe des faits bruts, quelles que soient leur distance dans le passé ou leur urgence dans le présent et il s'inquiète d'assister aux mutations que le langage fait subir aux choses. « Les historiens, écrit-il, nous proposent du passé

¹ Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 527.

des systèmes trop complets, des séries de causes et d'effets trop exacts et trop clairs pour n'avoir été entièrement vrais ; ils réarrangent cette docile matière morte et je sais que même à Plutarque échappera toujours Alexandre². »

Cependant, renouant avec l'ambiguïté du texte des *Mémoires*, je sais, comme lecteur de cette œuvre, dans le présent, qu'Hadrien n'échappe jamais à Marguerite Yourcenar ; et c'est en vertu de cette même ambiguïté au sujet de l'identité de l'auteur et, osons le mot, de l'universalité de son témoignage que j'ai été tenté de voir dans les *Mémoires d'Hadrien* l'œuvre d'un « auteur latin contemporain ». Latin par le thème, l'auteur l'est aussi par la concision et la rigueur de sa langue, une langue qui se révèle plus propre à traduire l'essence de l'expérience intime que le décours des faits extérieurs. Ici s'affirme à nouveau une méfiance caractéristique à l'égard de l'histoire d'un personnage que l'on serait tenté de qualifier « d'unique » ou « d'historique » : « Presque tout ce que nous savons d'autrui est de seconde main, lisons-nous. Si par hasard un homme se confesse, il plaide sa cause ; son apologie est toute prête. Si nous l'observons, il n'est pas seul³. » De seconde main, certes, et même davantage car dans la réalité des faits les *Mémoires* écrits par Yourcenar se réfèrent à des sources lointaines qui, pour n'être pas elles-mêmes des mémoires, sont déjà l'œuvre de quelque historien. Dans les *Morgenröte* (*Les rougeurs du matin*), Nietzsche, faisant le procès de la contingence, dénie toute valeur essentielle au pur discours historique, celui-ci n'étant pour lui qu'une fiction de l'historien et non un constat prétendument objectif des faits. *Ficta*, dit-il, et non *facta*. Pour inquiétante que soit cette perspective, elle nous paraît pouvoir s'appliquer de façon idéale et même providentielle à l'interprétation que nous tentons des *Mémoires d'Hadrien*. Elle nous justifie en effet dans notre méfiance à l'égard de toute critique qui opposerait l'ordre des événements bruts à l'ordre interprétatif d'une œuvre du genre des *Mémoires*.

C'est à travers le masque d'Antinoüs que j'ai retrouvé la face grave mais souriante d'Hadrien. La découverte puis la traduction attentive d'*Antinoüs*, le plus long poème anglais de Fernando Pessoa, m'a ramené à la première lecture des *Mémoires d'Hadrien* et m'a induit à la relecture de cette œuvre dans laquelle je vois

² *Idem*, p. 302-303.

³ *Idem*, p. 302.

l'un des classiques contemporains les plus marquants. J'y reviendrai dans un instant.

Qu'on ne s'y trompe pas, l'adjectif ne se justifie pas par le simple fait que le thème impérial participe, pour nous, du classique — encore que le deuxième siècle en soit loin sur le plan rigoureusement historique. Ce dont il s'agit, c'est du ton propre de l'œuvre, de sa vérité dépouillée qui en fait un monument singulier que l'on lit un peu comme on lirait Tacite ou Suétone. Mais ici encore, la référence à l'un ou l'autre historien latin est étrangère à toute tentative d'évocation, même inconsciente, d'un passé nécessairement devenu conceptuel. Il n'y a, dans les *Mémoires*, aucune reconstitution de l'époque et du personnage et ce, en dépit d'une intense recherche objective sur le plan historique et archéologique, ainsi qu'en témoigne maintes remarques des « Carnets de notes » où Marguerite Yourcenar s'explique sur la genèse de l'œuvre, sur les difficultés et les hésitations qu'elle a connues dans la composition de ce livre esquissé, entamé, abandonné, repris — à croire que l'écrivain épousait dans le cours de sa création les incertitudes avouées de son personnage.

On lit au vingt-cinquième fragment des « Carnets », à propos des sources historiques de la vie d'Hadrien : « Tout ce que le monde et moi avons traversé dans l'intervalle [c'est-à-dire depuis l'époque du premier projet de l'œuvre] enrichissait ces chroniques d'un temps révolu, projetait sur cette existence impériale d'autres lumières, d'autres ombres. Naguère j'avais surtout pensé au lettré, au voyageur, au poète, à l'amant ; rien de tout cela ne s'effaçait, mais je voyais pour la première fois se dessiner avec une netteté extrême, parmi toutes ces figures, la plus officielle à la fois et la plus secrète, celle de l'empereur. Avoir vécu dans un monde qui se défait m'enseignait l'importance du Prince⁴. »

Ce mouvement d'intériorisation du personnage ne se solde pas par la banale assimilation du personnage à l'auteur : « Grossièreté de ceux qui vous disent : "Hadrien, c'est vous." Grossièreté peut-être aussi grande de ceux qui s'étonnent qu'on ait choisi un sujet si lointain et si étranger », écrit Yourcenar un peu plus loin⁵. Les mémoires connaissent pourtant cette mutation étrange qui les transforme en la mémoire même de celle qui évoque celui qui se souvient. L'œuvre

⁴ *Idem*, p. 525.

⁵ *Idem*, p. 536.

est, dans son essence comme dans sa facture, dédoublement des miroirs de la conscience et les images passées qu'envoient ceux-ci ne connaissent pas de limite dans le mouvement de retour.

C'est pourquoi le sujet — le terme pouvant s'appliquer à l'individu historique comme à la thématique qu'il définit — n'est ni lointain, ni étranger. La justesse du ton de la confiance ou du regret est celle de l'expérience, et c'est la vertu d'adéquation de l'écriture au thème qui donne au lecteur l'impression qu'aucune rupture n'est intervenue pour séparer l'expérience de l'empereur de celle de l'auteur qui l'évoque avec autant de rigueur que de passion à quelque deux mille ans de distance. Plus que jamais dans cette œuvre, le style est de l'homme même parce que le style est l'instaurateur d'un temps qui réunit les subjectivités à travers les vicissitudes de l'Histoire. D'Hadrien à son lointain chroniqueur imaginaire, le temps de la conscience a maintenu sa continuité. Au point qu'inversant fictivement le mouvement de l'œuvre et celui de son auteur sur la ligne du temps, et faisant reculer celui-ci jusqu'au siècle d'Hadrien pour en recevoir la confiance directe, les *Mémoires* (titre qui, dans ces conditions, désignait le fruit d'entretiens prolongés) auraient été pure œuvre d'historien et se seraient réduits, de ce fait, à une simple biographie.

Dans l'œuvre littéraire, le personnage appartient à l'auteur sans se confondre avec lui en dépit de toute la grandeur que ce dernier peut lui conférer par le mode qu'il adopte pour le faire vivre : « Je me suis assez vite aperçue, ajoute Yourcenar, que j'écrivais la vie d'un grand homme. De là, plus de respect de la vérité, plus d'attention, et, de ma part, plus de silence⁶. » On touche à ce point à l'essence de la création et une œuvre comme les *Mémoires* montre à sa façon que l'écart entre la réalité de l'Histoire et cette autre réalité qui est celle de l'œuvre, n'est pas nécessairement en faveur de la première sous l'angle de la vérité dans la mesure où cette dernière exprime le sens plutôt que le fait brut. Dans le fait inventé (même s'il est conforme au fait historique qui l'inspire), « l'intention fait partie de la chose dite au départ de l'expression ».

Cette remarque de Marguerite Yourcenar justifie à mes yeux le fait que j'aie découvert Hadrien par la poésie, domaine expressif par excellence, avant de pénétrer dans le secret de son esprit par la lecture des *Mémoires*. Dans le poème

⁶ *Ibidem*.

dédié à la mort d'Antinoüs, l'empereur n'a plus le visage de celui qui détient une puissance universelle. Dans ce très long poème⁷, Pessoa trouve pour évoquer la douleur d'Hadrien face au cadavre de son favori des accents d'une austérité faite de dépouillement et de simplicité :

La pluie s'est tue et l'empereur
Tombe au flanc de la couche
Sa douleur est colère
Car les dieux dérobent la vie qu'ils donnent
Et corrompent la beauté qu'ils firent vivre.

Simplicité, on le voit, qui exclut tout sentimentalisme et est même empreinte d'une certaine froideur. C'est en cela que le poème trahit son caractère résolument classique et ce, d'autant plus qu'Hadrien y proclame sa volonté d'éterniser l'image d'Antinoüs en érigeant des temples et des statues à sa mémoire en divers lieux de l'empire :

Cette statue je l'élèverai...
...et le temps
Dans l'œuvre de son crime subtil et obscur
Redoutera de la dévorer ou de ronger
Sa masse pétrie dans la rage de la guerre.

On perçoit dans ce poème un curieux amalgame de douleur et de rage impuissante, le tout sur un ton à la fois impérial et misérable. Proclamation très romaine, dans laquelle voisinent sans se fusionner la volonté de puissance de l'homme institutionnel et la faiblesse de l'homme seul que l'on retrouve en maints endroits des *Mémoires*. Mais c'est surtout dans l'extrême sobriété des derniers vers du poème de Pessoa, que j'ai retrouvé en les relisant, l'image de l'empereur telle qu'elle s'impose dans les *Mémoires* de Yourcenar — une image d'autant plus expressive qu'elle s'établit sur un fond de silence. Dans un palais désert, le maître

⁷ Fernando Pessoa, *Antinoüs*, trad. Armand Guibert, Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana, 1979.

du monde connaît l'épreuve du deuil et de l'esseulement :

Il ne percevait plus que la douleur du souffle.
Le vent surgit des ténèbres croissantes
Puis se tut ; une voix s'éteignit dans les cours inférieures
Et l'empereur dormit. Vinrent alors les dieux
Qui emportèrent quelque chose, aucun sens ne sait comment
Sur d'invisibles bras de puissance et de calme.

Dans les brèves analyses tentées jusqu'ici, j'ai cru nécessaire de confronter la réalité historique et la réalité imaginaire, celle de la création, y compris celle de la création poétique. Une certaine conception narrative et descriptive de la prose situe celle-ci à grande distance de la poésie (du moins d'une poésie inquiète du sens de la condition humaine, et dégagée de tout sentimentalisme). On est de même tenté, dans une perspective parallèle, d'établir une certaine parenté entre la prose historique et la prose romanesque, comme si l'une et l'autre traitaient de faits réels, l'une nantie de garanties de vraisemblance qui lui seraient fournies par la seconde, plus exactement par le modèle de description et d'analyse que celle-ci lui propose. Il en résulte que le roman historique, par exemple, est un genre hybride, dans lequel l'auteur tente, sans le savoir, de substituer la preuve à la vraisemblance et, par voie de conséquence, laissant de la sorte peu de place, voire pas du tout, à l'analyse interprétative et au dégagement du sens.

Si j'évoque ici ce problème, c'est parce que dans les *Mémoires d'Hadrien*, nous avons affaire à un texte rigoureusement fidèle à la réalité historique mais nullement asservi au simple déroulement de faits traités comme des choses, comme des événements dépourvus de lien avec la conscience de celui que l'on n'appelle qu'avec regret le personnage principal — l'unique essentiel et inévitable personnage, celui-ci étant pourtant entouré de nombreuses autres figures : Trajan, Licinius, Attianus et bien d'autres. La famille participe au défilé, mais sans mention particulière, voire avec une objectivité plus froide qu'à l'égard de personnes plus éloignées.

« Le contrecoup des intrigues romaines, avoue l'empereur, atteignait à peine mes parents dans ce recoin d'Espagne [Hadrien naît en 76 à Italica, dans l'actuelle

Andalousie], bien que, à l'époque de la révolte contre Néron, mon grand-père eût offert pour une nuit l'hospitalité à Galba. On vivait sur le souvenir d'un certain Fabius Hadrianus, brûlé vif par les Carthaginois au siège d'Utique, d'un second Fabius, soldat malchanceux qui poursuit Mithridate sur les routes d'Asie mineure, obscurs héros d'archives privés de fastes. Des écrivains de mon temps, mon père ignorait presque tout : Lucain et Sénèque lui étaient étrangers, quoiqu'ils fussent comme nous originaires d'Espagne. Mon grand-oncle Ælius, qui était lettré, se bornait dans ses lectures aux auteurs les plus connus du siècle d'Auguste. Ce dédain des modes contemporaines leur épargnait bien des fautes de goût, etc. » Et de conclure : « J'ai souvent réfléchi à l'erreur que nous commettons quand nous supposons qu'un homme, une famille, participent nécessairement aux idées et aux événements du siècle où ils se trouvent exister⁸. »

L'auteur des *Mémoires* échappe par définition à cette erreur, non pas tellement qu'elle soit éloignée de son personnage par un temps qui lui rendrait étrangère l'époque où il vécut, mais en raison d'une pénétration psychologique exceptionnelle qui l'induit à accorder plus d'importance à l'essence de la personne de l'empereur qu'aux circonstances périphériques de son existence, circonstances qui ne sont d'ailleurs évoquées et appréciées que par rapport à lui. Dans les « Carnets de notes » des *Mémoires d'Hadrien*, Marguerite Yourcenar cite la parole suivante découverte dans la correspondance de Flaubert : « Les dieux n'étant plus, et le Christ n'étant pas encore, il y a eu de Cicéron à Marc Aurèle un moment unique où l'homme seul a été » ; et elle ajoute : « Une grande partie de ma vie allait se passer à essayer de définir, puis à peindre, cet homme seul et d'ailleurs relié à tout⁹. »

L'aveu est d'importance. Il nous ouvre une voie d'accès privilégiée à la compréhension de cette transmutation des consciences, à cette osmose entre l'auteur et son thème qui aboutit à un texte en première personne. Le phénomène est digne de remarque. Avouer que l'on va consacrer l'essentiel de sa vie à définir et à peindre la vie d'un autre, cela tient de la vocation spirituelle et non de la simple curiosité historique. Ici encore, les confidences des « Carnets » nous éclairent. Yourcenar entend écarter tous les écrans, historiques et psychologiques,

⁸ Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, *op. cit.*, p. 309-310.

⁹ *Idem*, p. 519.

qui l'empêchent d'atteindre à une vision intérieure d'Hadrien. J'ai cité, au début de cette étude, la note dans laquelle elle déclare vouloir « se passer le plus possible de tout intermédiaire ». Elle ajoute ailleurs : « Un pied dans l'érudition, l'autre dans la magie, ou plus exactement et sans métaphore, dans cette "magie sympathique" qui consiste à se transporter en pensée à l'intérieur de quelqu'un... Le temps ne fait rien à l'affaire. Ce m'est toujours une surprise que mes contemporains, qui croient avoir conquis et transformé l'espace, ignorent qu'on peut rétrécir à son gré la distance des siècles... Tout nous échappe, et tous, et nous-mêmes. La vie de mon père m'est plus inconnue que celle d'Hadrien. Ma propre existence, si j'avais à l'écrire, serait reconstituée par moi du dehors, péniblement, comme celle d'un autre... s'arranger pour que les lacunes de nos textes, en ce qui concerne la vie d'Hadrien, coïncident avec ce qu'eussent été ses propres oublis. » Et de conclure : « De notre temps, le roman historique, ou ce que, par commodité, on consent à nommer tel, ne peut être plongé dans un temps retrouvé, prise de possession d'un monde intérieur¹⁰. » Cette prise de possession, l'œuvre qui nous occupe en fournit un témoignage exceptionnel.

Sans vouloir élargir exagérément le débat, cette coïncidence des consciences à travers le temps de l'Histoire, me fait inmanquablement songer à ce que fut l'idéal et le souci de la recherche philosophique depuis Hegel, en l'occurrence la tentative d'identifier la subjectivité à la conscience universelle, dont l'aboutissement théorique est, selon Hegel, le savoir absolu. Je ne m'arrêterai pas à discuter ici le sens et la légitimité de ce concept ni les mutations qu'il a subies chez les post-hégéliens et chez Marx en particulier. Ces questions débordent notre propos. Ce qui, en revanche, me retient, c'est la valeur exemplaire que prend l'idée même de la transmutation et de l'universalisation des consciences individuelles, dont Marguerite Yourcenar poursuit la réalisation dans ces *Mémoires d'Hadrien* où la voix de l'empereur se confond avec la sienne propre. Cette œuvre témoigne de la sorte de cette transcendance de l'ego dont parle la phénoménologie. Le mot « transcendance », très malmené par les sectes et les superstitions qui nous envahissent n'évoque en rien la postulation d'une réalité supérieure qui dominerait et régirait le monde et la condition humaine et que prétendent atteindre les croyances et les mysticismes, les plus naïfs comme les plus suspects.

¹⁰ *Idem*, p. 526-527.

Revenons à la langue d'Hadrien, à ce latin qui nous apprend que *transcendere*, d'où est venu « transcendance », signifie simplement « aller au-delà », donc sortir de soi, s'ouvrir à un monde, s'ouvrir à autrui dans le mouvement naturel et spontané de la subjectivité. C'est cette ouverture de la conscience au monde et à autrui qui constitue l'acte philosophique fondamental et c'est à travers lui que le sens de l'existence tend à se manifester. Cela n'implique, faut-il le dire, aucune allégeance à une philosophie ou à une idéologie particulière. S'ouvrir à l'altérité de la conscience, c'est bien l'acte philosophique qu'accomplit Marguerite Yourcenar dans ce chef-d'œuvre de pénétration de la conscience d'autrui à travers le temps historique que sont les *Mémoires d'Hadrien*. Et ceci justifie mon titre car leur auteur a fait en notre temps pour Hadrien, ce que fit Tacite en écrivant la vie d'Agricola et ce que fit Boswell en écrivant la vie de Samuel Johnson. Plus proche de nous que ces derniers, elle nous révèle dans un temps historique lointain, le sens, la proximité et l'intimité de l'être.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Georges Thinès, *Un auteur latin contemporain*. Séance publique du 15 novembre 2003 : Marguerite Yourcenar, le sacre du siècle [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/15112003/thines.pdf>>